

SAVOIR ÉCRIRE AU 18E SIÈCLE, L'HISTOIRE, LA GRANDE ET LA VRAIE

Texte de Jacques Blaquièrre, généalogiste

En 1750, lors de l'arrivée de notre ancêtre Louis Blaquièrre dit Merle à la forteresse de Louisbourg, les trois quarts de la population ne savaient ni lire, ni écrire. Le droit à l'instruction était l'apanage presque exclusif des riches notables, des ecclésiastiques et des aristocrates. Les personnes qui savaient lire et écrire étaient vénérées par la population. À cette époque, être instruit ne signifiait guère plus que savoir lire et écrire.

Ce que nous connaissons aujourd'hui de l'histoire de nos ancêtres vient de la lecture de vieux manuscrits que nous a légués la minorité instruite de l'époque. Les nobles, les ecclésiastiques, les riches commerçants et les officiers d'état civil et militaire communiquaient entre eux par des documents écrits. On retrouve aujourd'hui plusieurs de ces vieux manuscrits dans les archives publiques. Lorsque venait le temps de renseigner la population, les manuscrits étaient transportés par des messagers, des huissiers ou des crieurs sur la place publique; un crieur faisait battre du tambour pour rassembler les citoyens et, une fois les gens rassemblés, il leur criait le message.

Les ecclésiastiques, quant à eux, livraient leurs messages écrits à leurs fidèles du haut de la chaire pendant la messe paroissiale du dimanche ou à la messe quotidienne du matin. Ensuite, la plupart des nouvelles étaient transmises de bouche à oreille, dans les réunions sociales ou en famille. Il va sans dire que ce moyen de communication manquait d'acuité chacun ajoutant ou enlevant au message original sa propre interprétation personnelle.

Dans certaines régions, les nouvelles arrivaient parfois des mois voire des années plus tard. Ainsi, quand est arrivée la révolution française et toutes ses conséquences, certains des citoyens de l'archipel des îles Saint-Pierre et Miquelon, toujours fidèles au Roy, ne l'apprirent que deux ans plus tard. C'est ainsi que le baron Charles Sébastien de l'Espérance, gouverneur de l'archipel, accueille les frères de la révolution au port de Saint-Pierre arborant fièrement sur sa poitrine la Croix de Saint-Louis qu'il avait réclamée auparavant avec tant d'insistance auprès du roi de France.

Dans les compagnies franches de la Marine, c'est un soldat portant le titre d'écrivain qui assumait la tâche des écritures. L'écrivain devait consigner les rapports des officiers supérieurs, rédiger les chroniques pour renseigner le roi sur l'état de ses troupes, tenir les inventaires des colonies et s'occuper des messages reçus ou expédiés. En temps de guerre, les écrivains codaient les messages destinés à d'autres compagnies militaires. Ainsi, lorsqu'un messager à pied ou à cheval se faisait capturer par une patrouille adverse, l'ennemi n'était pas en mesure d'interpréter correctement le message. Malgré toutes ces précautions, l'histoire nous révèle qu'à cette époque, il y avait aussi des saboteurs, des déserteurs et des traîtres comme dans nos armées modernes.

Certains écrivains se chargeaient aussi de la correspondance personnelle de leurs pairs. Ainsi, les patronymes particulièrement longs qui existent encore de nos jours seraient le fruit de l'imagination fantaisiste des écrivains de l'époque. Par exemple, un soldat qui voulait impressionner une éventuelle fiancée réservait les bons services de l'écrivain de sa compagnie pour écrire ses billets doux. Pour le prix de sa discrétion, l'écrivain chargeait un tarif proportionnel au nombre de lettres contenues dans chacun des mots de la missive. Ainsi, les Arseno sont devenus des Arseneault, les Bro des Breault, les Boudro des Boudreault, etc. et les formules de politesse étaient longues à ne plus finir.

L'instruction était un critère de choix chez un prétendant. Beaucoup de jeunes femmes ainsi que leur famille se sont laissés tromper par le subterfuge des écrivains. La vérité éclatait souvent le jour du mariage à la fin de la cérémonie lorsque l'époux déclarait ne savoir signer. À la forteresse de Louisbourg, la population avait un sens aigu des affaires commerciales. Un mari instruit était un atout de taille pour une épouse et ses enfants.

À n'en pas douter, les gens instruits ont su s'identifier correctement pour la postérité et nous ont laissé des écrits sur eux-mêmes. La plupart des noms que nous rapportent les historiens sont ceux des gens instruits et des personnes bien nanties de l'époque qui savaient également s'entourer de personnes qui savaient lire et écrire. Ce sont les héros bien connus de la grande histoire.

Pour retracer un ancêtre illettré ou un soldat «inconnu» par les chemins conventionnels de l'histoire du pays, un généalogiste doit faire des recherches

parallèles, c'est à dire, trouver quels personnages connus faisaient la manchette à l'époque où vivait l'ancêtre recherché et «glisser» sur un personnage connu pour savoir où retracer l'ancêtre recherché et déterminer son occupation.

Pour un généalogiste, la grande histoire présente une lecture curieusement biaisée. Par exemple, la grande histoire rapporte que c'est un indien Abénaquis qui a prévenu le gouverneur Frontenac de l'arrivée imminente de la flotte de Phipps en face de Québec. Cet exploit historique ne nous aurait-il pas valu à lui seul que Frontenac retienne et nous rapporte le nom complet de cet informateur amérindien? On ne connaît pas davantage le nom de l'émissaire de Phipps qui est retourné dire à son maître que Frontenac lui cracherait sa réponse par la bouche de ses canons. Ces deux émissaires ont pourtant joué eux aussi un rôle important dans la grande histoire.

Quant à l'histoire vraie, Frontenac et ses soldats n'ont aucun mérite de bravoure, ni même celui d'être cités pour la grande histoire, car ce sont de simples citoyens de la Rivière-Ouelle, les Autin, Bérubé, Boivin, Boucher, Bouchard, Dancosse, Deschamps, Dubé, Durand, Émond, Gauvin, Hudon, Lavoie, Lévesque, Mignot dit Labrie, Miville, Renaud, Lebel, Lizotte, Ouellet, Pelletier, Saint-Pierre, Soucy et autres, tous ancêtres de familles québécoises bien connues aujourd'hui, le curé Francheville en tête, qui ont décimé la moitié de la flotte de Phipps qui, avant d'arriver en face de Québec, avait tenté la veille de surprendre de nuit la population de la Rivière-Ouelle prévenue par un chef Micmac connu, venu les rejoindre par la piste de la vallée de Matapédiac, pour leur apprendre que la flotte de Phipps remontait le fleuve en aval de la Rivière-Ouelle.

La milice anglaise qui avait une formation de combat en rang d'oignons sur les champs de bataille avait une sainte horreur du maquis auquel étaient habitués nos ancêtres d'où la nécessité de les surprendre dans leur lit, la nuit. Pendant la nuit, la population de Rivière-Ouelle attendaient ces Bostonnais de pied ferme, camouflée derrière les rochers sur la berge du fleuve et armée de mousquets. La fusillade qui s'en suivit fut catastrophique pour la milice anglaise. Étaient bien surpris ceux qui croyaient surprendre. Arrivés devant Québec, les soldats de Phipps n'étaient même plus en état de combattre d'où la tentative par Phipps d'une demande infructueuse de reddition au gouverneur Frontenac qui aurait retourné sa célèbre réponse.

Nos ancêtres étaient des personnes importantes, souvent illettrées, que nous cache généralement la grande histoire. Parfois cités comme illustres inconnus par les

grands historiens, ce sont eux qui ont réellement façonné l'histoire de notre pays. Ce sont ces personnes généralement ignorées par la grande histoire qui motivent et justifient nos recherches. Connaître la vérité sur nos ancêtres est le but principal des généalogistes.

- FIN -

Blaquière De Blaquière - www.blaquiere.org